

ROCK «The True Blue Skies», quatrième album groovy de l'homme en noir de Melbourne à Blassac, sur scène à Paris.

Jim Yamouridis, l'ange du chu

JIM YAMOURIDIS
CD: THE TRUE BLUE SKIES
(Microcultures) En concert ce soir à la Java, 21 heures, 105 rue du Fbg du Temple, 75010. Rens.: 01 42 02 20 52.

Quelque 4,53 de stase (*Slow*) achèvent l'ouvrage *The True Blue Skies*. Notoirement confidentiel, sous pochette effacée, Jim Yamouridis n'eût jamais dû nous arrêter, ni alerter. Puis, en tout amorti, c'est une bonne impression, qui nous passe dessus, ces jours-ci. On pourrait résumer l'expérience en «*éloge du chu*». Tout l'album témoin n'est qu'un affaissement, renoncement sensible aux affaires courantes, «*un lent, immense et raisonné émoussement de tous les sons*», pour paraphraser exagérément le poète de Charleville. Du parler-chanté raviné, des percussions gommées,

Pour ce qu'on en sait, Yamouridis, précinquante décapée à cheveux longs, vient d'Australie, architecte de formation d'origine grecque passé rocker via la guitare sommaire.

des mots expirés en pidjine d'anglais, on ne sait si école française ou jazzy, mélodie écopée.

Or, de *White Linen* lustral en *Body of Proof* ébroué, de *Friend There Is Trouble* climatique en *The Fields and the Meadows* stuporeux, un style ressort bientôt de l'exercice, donc. Le style fondant, *Mort à Venise* – ou *Voir Venise et mourir*, n'exagérons rien. Le lent *To Carry the Load* pré-ludant enfin à la sédation *Slow*.

Phtisie. Une ligne assez tenue dans le défaut, au total. Le maugréement comme savoir-vivre. *L'Extinction*, dirait Thomas Bernhard qui s'y connaît – ayant dû renoncer et au piano (après avoir entendu son pair de formation virtuose Gould es-

quisser les *Variations Goldberg*) et au chant lyrique (phtisie oblige). L'ouvrage s'ouvre sur un souffle de basson, peu courant en rock. Rock? Voire. Il y a aussi de la harpe en promo, de la clarinette, du vibraphone, entre autres bruitages environnementaux, loops, double-basse...

Un indice de qualité de l'impétrant est fourni par la reprise de la comptine sociale néerlandaise *Mireille*. Soit Dick Annegarn, grande époque 72, vingtaine pré-outing implusif pionnier, actualisé 2014. *Bluette blues en bois culotté d'écluse, alcool, fumées, spleen garçon au fil de l'eau de ça; et de là, cabaret chambré.*

En flottaïson de l'un à l'autre, on est dans le vagabondage de salon, limite cloche à revers de smok blanc cassé. Eboulé mais dans les formes. Normalement, le genre est embêtant, avec ses icônes de confection – Tom Waits aux simagrées bukowskiennes de simili épave rock ternaire chaloupée, Nick Cave se ra-

clant les fonds de graves gospel, et apparentées voix déchirées à la Pogues McGowan ou approchant Cocker camé –, extension Gainsbourg recuit, sinon Cohen zen terminal. Avec Yamouridis le rogomme, cela se tient à la bascule du bastringue décapé.

Par résonance cryptée, on rellerait presque le schwartz du jour à celui du fleuron comateux *Returning to the Scene of the Crime*, de Roger Quigley alias *At Swim to Birds* – nom repris de celui d'un roman éthylique anglais épuisé moins qu'épuisant, d'ennui rhétorique beurré jusqu'à l'illisible. Sans atteindre à cette quintessence, Jim Yamouridis reconduit en mineur



Jim Yamouridis
PHOTO MURIEL
DELEPONT

quelque chose du groove atone dérythmé de la chose.

Moustaki. Pour ce qu'on en sait, Jim Yamouridis, précinquante décapée à cheveux longs, vient d'Australie, architecte de formation d'origine grecque passé rocker via la guitare sommaire. Proche du clavier Conway Savage et du violoniste Warren Ellis de Bad Seeds, groupe indu punk austral réputé un temps, il s'est lancé à la régulière avec son propre *Stream*, en 1994 à Melbourne. A la clef, les albums *Origin* ou *You My Friend*, inclus le petit

fleuron *The Rider* (repris par P.J. Harvey). En 2000 soudain (tracas de dope ou d'amour en terre abo?), Yamouridis ralle la terre d'asile de Murat («*Jim murmurant / A cheval / Emouvant / Dans la nuit de son âme / hve comme une tige / Que le monde étoune...*»). Replié à Lavoûte-Chilhac, avec femme (traductrice, Mireille – d'où l'air du *Petit Conservatoire de la chanson*) et enfant (Aki), Yamouridis y aura tôt gravé trois solos sous l'égide de la Coopérative de Mai à Clermont.

Soit *The Name of This Place, Travel-*

ling Blind et *Into the Day*, dans le morne mood intimiste maison à la «*Moustaki meets Berrocal*», entre country jazz balkanique et rebetiko bluesy, avec tels Seb Martel (M.), Sarah Murcia, Laure Brisa, Fabrice Barré, Nicholas Thomas, Nicolas Syros... Jusqu'au *True Blue Skies* de sortie, 8^e effort de l'homme en noir de Blassac. Qui ne devrait pas révolutionner la chronique du binaire français élargi, mais ne fait pas de mal à une mouche, d'Annegarn, ni à nous. Bien au contraire, au fond.

B.